

**Textes sur l'amitié
CM1/CM2**

A M. V. H. , Alfred de Musset (1810-1857)

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux,
Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieus,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses ;
Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain.

Sonnet, 1843

Le renard et la cigogne, Jean de La Fontaine (1621 – 1695)

(Fables I, 18)

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
À l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse ;
Loua très fort la politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Conseil à l'ami, Évariste Boulay-Paty (1804-1864)

Recueil : Poésies (1851)

L'amitié ! quel nom ravissant !
Tout poète, depuis Homère,
Chante l'amitié, la chimère
La plus chère à l'esprit qui sent !

Que ton avis soit caressant,
Ami ; jamais de voix amère :
Sois semblable à la bonne mère,
Grondant son fils et l'embrassant.

Garde qu'un mot aigre, âme aimante,
Ne tombe en l'amitié charmante,
Breuvage dont la douceur plaît.

Souviens-toi que la moindre goutte
D'acide, quand elle y dégoutte,
Fait vite aigrir le plus doux lait !

L'amitié, Henri de Lacordaire, (1802-1861)

La véritable amitié est pure.
Elle ne recherche aucune faveur en retour.
Elle élève celui qui la donne.
La véritable amitié est généreuse.
Elle est plus forte que tous les préjugés.
Elle anoblit celui qui la donne.
La véritable amitié est fidèle.
Elle n'est pas altérée par le temps.
Elle honore celui qui la donne.
La véritable amitié est tenace.
Elle est faite de loyauté et de franchise.
Elle grandit celui qui la donne.
La véritable amitié est magnanime.
Elle ne pose aucune condition.
Elle embellit celui qui la donne.
La véritable amitié est absolue.
Elle n'est jamais donnée par miettes.
Elle fait honneur à celui qui la donne.
La véritable amitié est spontanée.
Elle ne fait l'objet d'aucun marchandage.
Elle récompense celui qui la donne.
La véritable amitié est sincère.
Elle ne pose pas de conditions.
Elle enrichit celui qui la donne.

Si on parlait d'amitié. Khalil Gibran (1883-1931)

Et un adolescent dit : « parlez-nous de l'amitié ».

Et le prophète répondit, disant :

« Votre ami est la réponse à vos besoins.

Il est votre champ que vous ensemencez avec amour et moissonnez avec reconnaissance.

Il est votre table et votre foyer.

Car vous venez à lui avec votre faim et vous le recherchez pour la paix.

Lorsque votre ami révèle sa pensée,

Ne craignez pas le non de votre propre esprit, ni ne refusez le oui.

Et lorsqu'il est silencieux, votre cœur ne cesse d'écouter son cœur :

Car en amitié, toutes pensées, tous désirs, toutes attentes naissent sans paroles et se partagent

Et que le meilleur de vous-même soit pour votre ami.

S'il doit connaître le reflux de votre marée, qu'il en connaisse aussi le flux.

Car à quoi bon votre ami, si vous le cherchez afin de tuer le temps ?

Cherchez-le toujours pour les heures vivantes.

Car il lui appartient de combler votre besoin mais non votre vide.

Et dans la douceur de votre amitié, qu'il y ait le rire et le partage des plaisirs.

Car dans la rosée des petites choses, le cœur trouve son matin et sa fraîcheur ».



L'œil du loup, Daniel Pennac, Pocket junior (parution 2002)

Chaque jour, au zoo, le vieux loup voit un petit garçon le fixer de ses deux yeux grands ouverts. Et ça, le loup ne le supporte pas : il est borgne et ne sait pas quel œil regarder. Mais l'enfant le comprend et ferme un œil. Le voyage peut commencer : dans l'œil du loup, l'enfant va découvrir le Grand Nord et, dans l'œil de l'enfant, le loup verra défiler la vie dans le désert africain.

Chapitre premier : Leur rencontre.

- 1 -

Debout devant l'enclos du loup, le garçon ne bouge pas. Le loup va et vient. Il marche de long en large et ne s'arrête jamais. « M'agace, celui-là... » Voilà ce que pense le loup. Cela fait bien deux heures que le garçon est là, debout devant ce grillage, immobile comme un arbre gelé, à regarder le loup marcher. « Qu'est-ce qu'il me veut ? » C'est la question que se pose le loup. Ce garçon l'intrigue. Il ne l'inquiète pas (le loup n'a peur de rien), il l'intrigue. « Qu'est-ce qu'il me veut ? »

Les autres enfants courent, sautent, crient, pleurent, ils tirent la langue au loup et cachent leurs têtes dans les jupes de leurs mères. Puis, ils vont faire les clowns devant la cage du gorille et rugir au lez du lion dont la queue fouette l'air. Ce garçon-là, non. Il reste debout, immobile, silencieux. Seuls ses yeux bougent. Ils suivent le va-et-vient du loup, le long du grillage. « N'a jamais vu de loup ou quoi ? »

Le loup, lui, ne voit le garçon qu'une fois sur deux. C'est qu'il n'a qu'un œil le loup. Il a perdu l'autre dans sa bataille contre les hommes, il y a dix ans, le jour de sa capture. A l'aller donc (si on peut appeler ça l'aller), le loup voit le zoo tout entier, ses cages, les enfants qui font les fous et, au milieu d'eux, ce garçon-là, tout à fait immobile. Au retour (si on peut appeler ça le retour), c'est l'intérieur de son enclos que voit le loup. Son enclos vide, car la louve est morte la semaine dernière. Son enclos triste, avec son unique rocher gris et son arbre mort. Puis le loup fait demi-tour, et voilà de nouveau ce garçon, avec sa respiration régulière, qui fait de la vapeur blanche dans l'air froid.

« Il se lassera avant moi », pense le loup en continuant de marcher. Et il ajoute : « Je suis plus patient que lui. » Et il ajoute encore : « Je suis le loup »

- 2 -

Mais, le lendemain matin, en se réveillant, la première chose que voit le loup, c'est ce garçon, debout devant son enclos, là, exactement au même endroit. Le loup a failli sursauter.

« Il n'a pas passé la nuit ici, tout de même ! »

Il s'est contrôlé à temps, et il a repris son va-et-vient comme si de rien n'était. Cela fait une heure, maintenant, que le loup marche. Une heure que les yeux du garçon le suivent. Le pelage bleu du loup frôle le grillage. Ses muscles roulent sous sa fourrure d'hiver. Le loup bleu marche comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Comme s'il retournait chez lui, là-bas, en Alaska.

« Loup d'Alaska », c'est ce qu'indique la petite plaque de fer, sur le grillage. Et il y a une carte du Grand Nord, avec une région peinte en rouge, pour préciser. « Loup d'Alaska, Barren Lands »... Ses pattes ne font aucun bruit en se posant sur le sol. Il va, d'un bout à l'autre de l'enclos. On dirait le battant silencieux d'une grande horloge. Et les yeux du garçon font un mouvement très lent, comme s'ils suivaient une partie de tennis au ralenti. « Je l'intéresse donc tant que ça ? »

Le loup fronce les sourcils. Des vaguelettes de poils hérissés viennent mourir au bord de son museau. Il s'en veut de se poser toutes ces questions à propos de ce garçon. Il avait juré de ne plus jamais s'intéresser aux hommes. Et depuis dix ans, il tient le coup : pas une pensée pour les hommes, pas un regard, rien. Ni pour les enfants qui font les pitres devant sa cage, ni pour l'employé qui lui jette sa viande de loin, ni pour les artistes du dimanche qui viennent le dessiner, ni pour les mamans idiotes qui le montrent aux tout-petits en piaillant : « Voilà, c'est lui, le loup, si t'es pas sage, t'auras affaire à lui ! » Rien de rien. « Le meilleur des hommes ne vaut rien ! »

C'est ce que disait toujours Flamme Noire, la mère du loup. Jusqu'à la semaine dernière, le loup s'arrêtait quelques fois de marcher. La louve et lui s'asseyaient en face des visiteurs. Et c'était exactement comme s'ils ne les voyaient pas ! Le loup et la louve regardaient droit devant eux. Leur regard vous passait au travers. On avait l'impression de ne pas exister. Très désagréable.

« Qu'est-ce qu'ils peuvent bien regarder comme ça ? » « Qu'est-ce qu'ils voient ? »

Et puis la louve est morte (elle était grise et blanche, comme une perdrix des neiges). Depuis, le loup ne s'est plus jamais arrêté. Il marche du matin au soir, et sa viande gèle sur le sol autour de lui. Dehors, droit comme un i un i dont le point ferait de la vapeur blanche), le garçon le regarde.

« Tans pis pour lui », décide le loup. Et il cesse complètement de penser au garçon.

- 3 -

Pourtant, le lendemain, le garçon est là. Et le jour suivant. Et le jour d'après. Au point que le loup est bien obligé de repenser à lui.

« Mais qui est-ce ? » « Qu'est-ce qu'il me veut ? » « Ne fait donc rien dans la journée ? » « Travaille pas ? » « Pas d'école ? » « Pas d'amis ? » « Pas de parents ? » « Ou quoi ? »

Un tas de questions qui ralentissent sa marche. Il se sent les pattes lourdes. Ce n'est pas encore la fatigue, mais ça pourrait venir. « Incroyable ! » pense le loup. Enfin, demain, on fermera le zoo. C'est le jour du mois consacré au soin des bêtes, à l'entretien des cages. Pas de visiteurs ce jour-là. « Je serai débarrassé de lui. » Pas du tout. Le lendemain, comme les autres jours, le garçon est là. Il est même là plus que jamais, tout seul devant l'enclos, dans le jardin zoologique absolument désert.

_ Oh non !... gémit le loup. Eh si !

Le loup se sent maintenant très fatigué. A croire que le regard de ce garçon pèse une tonne.

« D'accord, pense le loup. D'accord ! » « Tu l'auras voulu ! » Et, brusquement, il s'arrête de marcher. Il s'assied bien droit, juste en face du garçon. Et lui aussi se met à le regarder. Il ne lui faut pas le coup du regard qui vous passe au travers, non. Le vrai regard, le regard planté !

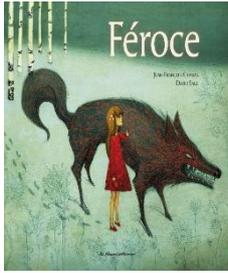
Ça y est. Ils sont face à face, maintenant. Et ça dure. Pas un visiteur, dans le jardin zoologique. Les vétérinaires ne sont pas encore arrivés. Les lions ne sont pas sortis de leur tanière. Les oiseaux dorment dans leurs plumes. Jour de relâche pour tout le monde. Même les singes ont renoncé à faire les guignols. Ils pendent aux branches comme des chauves-souris endormies.

Il n'y a que ce garçon. Et ce loup au pelage bleu.

« Tu veux me regarder ? D'accord ! Moi aussi, je vais te regarder ! on verra bien... »

Mais quelque chose gêne le loup. Un détail stupide. Il n'a qu'un œil et le garçon en a deux. Du coup, le loup ne sait pas dans quel œil du garçon planter son propre regard. Il hésite. Son œil unique saute : droite-gauche, gauche-droite. Les yeux du garçon, eux, ne bronchent pas. Pas un battement de cils. Le loup est affreusement mal à l'aise. Pour irien au monde, il ne détournerait la tête. Pas question de se remettre à marcher. Résultat, son œil s'affole de plus en plus. Et bientôt, à travers la cicatrice de son œil mort, apparait une larme. Ce n'est pas du chagrin, c'est de l'impuissance, et de la colère. Alors le garçon fait une chose bizarre. Qui calme le loup, qui le met en confiance. Le garçon ferme un œil.

Et les voilà maintenant qui se regardent, œil dans œil, dans le jardin zoologique désert et silencieux, avec tout le temps devant eux.



Féroce Jean-François Chabas - illustrations David Sala (parution 2012 Casterman)

Dès sa plus tendre enfance de louveteau, Fenris arborait un air si féroce qu'il suscitait l'effroi. Même ses congénères les loups s'écartaient de lui. Devenu un gigantesque loup rouge aussi redouté de ses semblables que de ses proies, Fenris fut banni. Le fauve esseulé croisa un jour, dans une clairière, la route d'une petite fille partie cueillir des fleurs. Quelle ne fut pas sa stupeur, alors, de constater que l'enfant n'avait aucune peur de lui. Et qu'elle savait même s'y prendre comme personne pour désamorcer sa fureur bestiale...

Quand Fenris naquit, il n'était, comme tous les louveteaux, qu'une petite boule de poils gluante, que sa mère lécha afin de la nettoyer. Mais, dès qu'il écarquilla les yeux et ouvrit la bouche pour bâiller, il eut l'air tout à fait sanguinaire, épouvantable et cruel. C'était certes une qualité indéniable pour un loup, mais point trop n'en faut : ses frères eux-mêmes furent effrayés.

Chaque fois que le petit Fenris approchait sa gueule pour téter, sa mère ne pouvait s'empêcher de frissonner. Elle en avait eu, des petits, mais celui-ci avait l'air si ... féroce. Les frères et sœurs de Fenris avaient également peur de lui. Il ne faisait rien de spécialement affreux, il n'était pas plus méchant que les autres, mais rien qu'à le regarder, on se surprenait à claquer des dents.

Fenris grandit. Il devint un loup immense, et son allure avait de quoi épouvanter les plus téméraires. Son pelage était rougeâtre, son torse puisant pointait sous sa gueule encombrée d'énormes crocs. Sur son dos poussaient des sortes de soies rêches qui lui dessinaient une espèce de crinière. Mais ses yeux étaient bien le plus glaçant du tableau : il avait un regard effroyable, que personne ne pouvait soutenir. Une lueur écarlate habitait ses prunelles.

Les loups, comme chacun sait, vivent en meute. Mais la compagnie de Fenris mettait les nerfs de tous à rude épreuve. On se retournait, ayant entendu un bruit, et on poussait un glapissement d'horreur lorsqu'on se retrouvait face aux yeux luisants du grand loup rouge. Et il se produisit une chose commune, qui fut que Fenris, à force d'avoir malgré lui l'air méchant et de terroriser chacun par sa seule apparence, finit par devenir vraiment cruel.

Pour peu qu'on soit d'un fragile caractère, on grandit en imaginant qu'on est ce que les autres nous renvoient. Les sentences nous sculptent. Et comme Fenris avait cette terrible apparence, qui manquait faire s'évanouir d'effroi les loups les plus aguerris, il en vint, en plus de son allure redoutable, à commettre des actes qu'il jugeait en accord avec ce qu'on pensait de lui. Il mordit un de ses frères, lui laissant au flanc une large blessure, puis il s'attaqua au chef de meute, qu'il aurait mis en pièces si tous les loups ne s'étaient pas interposés pour le protéger.

Il fut banni. Dans quelque autre meute, peut-être serait-il devenu chef car il était le plus fort, mais les loups de son clan n'étaient pas idiots ; ils savaient qu'on avait besoin d'un monarque, mais qu'il était déraisonnable de choisir celui qui ferait régner la terreur, non seulement chez les autres espèces, mais à l'intérieur même de son royaume. Il ne suffisait pas d'être fort ; il fallait être aimé, et Fenris ne l'était pas.

Le grand loup erra dans les immenses forêts de bouleaux, dans les montagnes et dans les plaines à l'herbe rase où soufflait un vent violent, chaud et sec, ou glacé, selon les saisons.

S'il effrayait ceux de son espèce, il est facile de deviner combien il épouvantait les lapins, les merles ou les marmottes. Pas un animal n'échappait à cette peur.

Plus il était redouté, plus sa cruauté augmentait ; la solitude aggravant les choses, le loup rouge devint légendaire. Il était désormais Fenris le Féroce, celui qui faisait fuir jusqu'aux ours, celui dont on évitait même de parler, celui qui inspirait une telle crainte que les basses branches des arbres s'écartaient d'elles-mêmes sur son passage pour n'être pas touchées par le pelage du grand loup rouge, ou, pis encore, griffées par ses pattes ou mordues par ses dents acérées. Celui qui faisait coucher les fleurs, et ployer les herbes des champs.

Les voix de la Nature l'accompagnaient, en un souffle qui prévenait :

- Féroce ! Féroce ! Voici venir le féroce loup rouge !

Fenris croyait être fier de ce règne par la peur, mais il se mentait à lui-même. Quand une situation vous dépasse, dit-on, feignez d'en être les organisateurs. Et le loup rouge se rengorgeait. Quel être, sur cette terre, ne serait dompté par ses yeux de rubis et ses crocs aigus ?

Il rencontra la petite fille dans la clairière d'une sombre forêt de sapins. C'était le printemps ; l'enfant, frappée par un rai de soleil blanc, cueillait un lys martagon qu'elle s'apprêtait à glisser dans sa chevelure couleur miel. Comme elle lui tournait le dos et ne l'avait pas encore vu, Fenris émit un grognement sinistre, prêt à goûter la terreur sans nom de l'humaine lorsque celle-ci l'apercevait.

Elle se retourna. Le grand loup lui offrit le plus affreux, croyant déjà entendre son cri d'épouvante. Mais la petite fille se contenta de hausser les sourcils ; elle prit le temps d'assurer la belle fleur dans ses cheveux, puis s'approcha de Fenris et, à l'immense stupéfaction de celui-ci, tendit la main pour tirer sur sa paupière.

- Hmm, grommela-t-elle d'une voix ténue, mais au ton assuré. Hmm, oui, oui... Je vois. Ces yeux rouges... Vous faites des allergies au pollen ? Non ? Vous ne fumez pas, j'imagine Alors, mon petit vieux, vous avez de la conjonctivite !

Fenris le féroce recula. On ne l'avait pas touché depuis des années.

- Ah ! on est un timide ! dit la petite fille. On s'effarouche facilement ! Remarquez que je ne vous jette pas la pierre. Il m'a souvent été répété, à moi-même, de ne pas adresser la parole aux étrangers. Vous avez des parents autoritaires ?

Le loup rouge voulut grogner encore, mais il était si indigné qu'il s'étrangla et toussa.

- Et voilà ! s'écria l'enfant. Quand je vous disais que vous couvez quelque chose ! Laissez-moi vous ausculter ...

Fenris, abasourdi, voulut battre en retraite. Ses pattes antérieures butèrent contre une ouche constellée de champignons bleus. Déjà, la petite fille était sur lui. D'autorité, elle passa la main autour de ses épaules.

- Allons ... il ne faut pas vous laisser influencer par toutes ces histoires de mystère féminin. D'accord, nous sommes belles. C'est vrai, nous sommes intelligentes. Mais vous aussi, vous avez de bons côtés. Peut-être qu'il faut un peu plus les chercher ...

On raconte qu'au détour d'un sentier de montagne, au fond d'une ravine profonde ou dans un bois, on aperçoit parfois un couple étrange ; il est composé d'une jeune fille et d'un gigantesque loup rouge au pelage grisé, car c'est un vieil animal.

Ils marchent de concert, du pas de ceux qui ont très longtemps cheminé ensemble ; parfois la jeune fille s'appuie contre l'encolure du loup, parfois c'est le loup qui vient se presser contre les jambes fines de l'humaine. Ils s'accordent. Mais les gens, qui se montrent aujourd'hui bien sérieux, disent que c'est absolument impossible. Les loups, c'est bien connu, sont si féroces.



Le vieillard et l'enfant. Conte Gabrielle Roy Adaptation Dominique Fortier Illustrations Rogé (parution 2021 – éditions La montagne secrète)

Christine habite une petite ville sous les ciels infinis du Manitoba où le temps s'écoule le plus lentement du monde dans la grande chaleur de l'été. Elle explore ses rues en patins à roulettes ou en échasses, pour aller plus vite ou voir plus loin. Un matin, sous les feuilles d'un petit érable, elle découvre un vieil homme, monsieur Saint-Hilaire, qui l'invite à passer toute une journée au bord du lac Winnipeg.

Christine habitait une petite ville où le temps s'écoulait le plus lentement du monde dans la grande chaleur de l'été. Elle en explorait les rues en patins à roulettes ou en échasses, pour aller plus vite ou voir plus loin. Ce matin-là, sous les feuilles en étoiles d'un petit érable, elle découvrit, assis sur une chaise droite, un vieux monsieur qui la regarda arriver de très loin.

Christine fit un pas trop vite, s'emmêla dans les cordes de ses échasses et s'affala juste devant le vieillard qui se leva précipitamment pour l'aider à se relever. Constatant qu'elle n'était pas blessée, plutôt que de la consoler, monsieur Saint-Hilaire la félicita :

— Il faut être bien brave, pour monter sur des échasses. Ce n'est pas tout le monde qui oserait. Et puis il fait chaud, surtout pour qui voyage.

Car le vieillard avait compris tout de suite que Christine était une exploratrice.

Le lendemain, aussitôt après le petit déjeuner, la fillette courut dans la rue voisine. Le vieillard était déjà là, assis dans l'ombre verte du petit érable.

— Tiens, tu es à pied aujourd'hui ?

— Oui, à pied, parce que je vais loin. Le vieillard hocha la tête. Il avait déjà deviné que Christine, pour faire en imagination ses voyages lointains, se transformait à son gré, devenant pendant une heure le Chinois de la blanchisserie qui ramassait le linge à laver, le vieux colporteur italien qui vendait mille et une babioles, une princesse des Mille et une nuits ou un musicien ambulancier.

— Et qui es-tu, aujourd'hui? demanda le vieillard.

— La Vérendrye! cria-t-elle. Je suis La Vérendrye! Et je dois aller découvrir toutes les terres à l'Ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses. Si je ne suis pas tuée en route, avant ce soir j'aurai pris possession de l'Ouest pour le roi de France.

— Dites-moi, monsieur La Vérendrye, repasserez-vous par ici? Vous voyez, j'ai passé l'âge des grands voyages épuisants. Je ne peux plus aller en personne contempler les paysages et les spectacles de ce monde. Mais si vous venez me les décrire, alors ce sera comme si je les avais vus.

— Je viendrai.

— Promis ?

— Promis.

Christine partit en courant vers un petit bois de chênes où elle ramassa quelques glands en attendant de repartir faire son rapport. Et puis elle revint vers le vieillard qui l'attendait. — Je les ai vues ! annonça-t-elle triomphalement.

— Quoi ! Vous êtes donc allé si loin ? Vous avez vu les Rocheuses ? Ah, décrivez-les-moi.

— Eh bien, elles sont si hautes qu'elles dépassent les poteaux de téléphone ! Et si grandes qu'on dirait des baleines échouées sur l'horizon !

Et ce qui était étrange, c'est que dans les yeux du vieillard, tout à coup, apparut comme le reflet de ces montagnes grises et rêveuses.

Jamais de mémoire d'homme il n'y avait eu d'été si chaud au Manitoba. Dès le matin, le soleil plombait. On dormait mal, on se réveillait en sueur, on se levait grognon et on se couchait plus irrité encore. Chaque matin, la mère de Christine sortait sur la galerie. Elle annonçait, en levant son doigt en l'air comme si c'était un thermomètre:

— Aujourd'hui il va faire 98, peut-être 99. Elle regardait sa fille et soupirait:

— Ah, si seulement je pouvais t'envoyer un peu à la campagne pour te rafraîchir. Et puis elle baissait la tête et rentrait pour ne pas laisser entrer l'air chaud dans la maison.

Ce matin-là, Christine partit d'un pas lent vers la rue voisine. Son imagination l'avait désertée. Le Chinois, l'Italien, la princesse et le musicien l'avaient abandonnée : toute seule, elle traînait les pieds. Le vieillard l'attendait sous son arbre comme sous un parasol. Christine s'assit près de lui dans l'herbe jaune. Doucement, il lui mit la main sur le front.

— Comme tu as chaud ! dit-il. Et elle mit aussi sa petite main sur le vieux front.

— Et vous aussi.

— Est-ce que tu ne devrais pas être à la campagne chez tes oncles ? demanda le vieux. Mais il fallait de l'argent, pour aller à la campagne. Et cet été, de l'argent, la mère de Christine n'en avait guère. Il reste que la campagne était un sujet que Christine adorait, et qui lui valait souvent, dans ses compositions à l'école, un 98 ou un 99

— comme la température.

[...]

Le vieillard et son arbre étaient immobiles comme dans une gravure. Rien ne bougeait, tout était sec et brûlant.

— Assieds-toi et reste bien calme, lui conseilla-t-il. Cette chaleur est assez forte pour tuer tout, sauf peut-être des idées de fraîcheur. Et puis, comme si cette idée venait justement de lui venir en tête, il murmura :

— Je me demande... Je me demande si ta mère te confierait à moi pour toute une journée. Nous prendrions le train. Nous irions voir le lac Winnipeg..

Le vieillard et la fillette partirent tôt le matin. Le mercure grimpait encore, mais ils n'en avaient cure.

— Il fera peut-être bien 102 degrés aujourd'hui, dit le vieillard. Mais nous, au lac, c'est à peine si nous nous en apercevrons. Ils prirent place dans le wagon, la fillette près de la fenêtre pour ne rien manquer du paysage. Dès que le train s'ébranla, elle se mit à guetter du coin de l'œil pour ne pas rater l'apparition du grand lac.

— Attends un peu, lui dit le vieillard. Nous en avons encore pour deux heures presque avant d'arriver. Ça peut paraître long, mais, tu verras, ça passe. Garde-toi pour le lac. Pourquoi donc les enfants, qui ont tout le temps du monde devant eux, sont-ils toujours si pressés ? Pourtant, les montagnes et les lacs attendent.

[...]

Ils s'assirent l'un contre l'autre dans le sable, devant le grand lac Winnipeg. Les vagues vinrent à leurs pieds leur murmurer qu'elles étaient contentes de les voir. Une merveilleuse fraîcheur baignait leurs visages. Christine avait l'impression que sa joie était grande comme le lac, et profonde comme lui. Mais comme le soleil tapait dur sur la plage, le vieillard sortit de sa poche le journal qu'il avait apporté et le plia habilement pour en faire un bicorne, dont il se coiffa. Quand il vit que la fillette admirait son chapeau, il défit le papier, partagea les pages et, du journal, fit deux couvre-chefs : un grand pour lui, et un petit pour la petite.

— Tu peux aller jouer, tu sais, dit le vieillard à l'enfant.

[...]

Une fois qu'ils furent repassés par les petites rues et installés sur la banquette d'un restaurant tranquille, le vieillard commanda pour elle un sundae aux bananes et à la guimauve comme elle avait à peine osé en rêver. Il noua autour de son cou une serviette pour ne pas qu'elle tache sa jolie robe.

— C'est ma plus belle, lui apprit-elle.

— Tu voulais la montrer au lac ta robe, approuva-t-il. À son tour, elle noua une serviette autour du cou du vieil homme pour ne pas qu'il tache sa barbe blanche. Autour d'eux, les gens disaient : « N'est-ce pas charmant de voir ensemble ce grand-père et sa petite-fille. » Et Christine et monsieur Saint-Hilaire clignaient de l'œil, complices.